

Migoń, Krzysztof

La correspondance savante de Leibniz en tant que méthode de son travail scientifique : sur l'exemple de l'échange de letters avec André Acoluthus et Adam Kochański

Organon 4, 207-216

1967

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



Krzysztof Migoń (Pologne)

LA CORRESPONDANCE SAVANTE DE LEIBNIZ EN TANT QUE MÉTHODE DE SON TRAVAIL SCIENTIFIQUE

SUR L'EXEMPLE DE L'ÉCHANGE DE LETTERS AVEC ANDRÉ ACOLUTHUS
ET ADAM KOCHAŃSKI

Le rôle de la correspondance aux XVI^e, XVII^e et en partie au XVIII^e siècles était incomparablement plus grand qu'actuellement. Surtout pour les savants l'échange de lettres était un moyen indispensable d'obtenir des informations. Les lettres étaient le moyen de communication de masse de l'époque, elles remplaçaient les revues et les journaux, aidaient à l'échange de points de vue, facilitaient les discussions et les polémiques. De nombreuses lettres conservées jusqu'à présent, d'une teneur riche et variée, témoignent d'une exubérante vie intellectuelle; souvent elles nous font mieux connaître les problèmes scientifiques que les publications de la même époque.

Grâce à la correspondance, les nouvelles sur les événements, les informations sur les opinions nouvelles et les tendances scientifiques se répandaient rapidement. Les correspondents consacraient beaucoup de place aux livres nouvellement parus, s'informaient mutuellement sur leur sujet et en faisaient la critique. La correspondance était donc souvent, comme nous allons le voir chez Leibniz, une source importante d'utiles nouvelles scientifiques. En même temps la correspondance était pour un savant la condition indispensable d'une participation active aux problèmes scientifiques d'actualité. Le prestige d'un savant se mesurait avant tout par la portée, le nombre et la qualité des lettres qu'il écrivait et obtenait. La correspondance avait une énorme importance surtout pour un homme jeune; grâce à elle il pouvait, comme l'écrit Steinhausen, «sich bekannt zu machen»¹. L'échange de lettres avec des savants réputés sanctionnait en quelque sorte la pénétration dans l'arène scientifique d'un nouvel adepte encore peu connu. On choisissait avec soin ses correspondants auxquels on faisait part de ses

¹ G. Steinhausen, *Geschichte des deutschen Briefes*, 2 Th., Berlin 1891, p. 174.

soucis, de ses problèmes, de son point de vue dans différentes questions². Du temps de Leibniz, le destinataire d'une lettre était considéré comme son propriétaire bien plus que son auteur. Celui qui recevait une lettre avait donc le droit de la diffuser à son gré: il pouvait la recopier en partie ou en entier, la communiquer à d'autres correspondants et même la faire imprimer et publier, il avait aussi le droit d'en profiter pour ses propres travaux. Les lettres partageaient donc le sort des oeuvres littéraires et étaient largement diffusées dans les milieux intéressés³. L'éventualité de voir ses lettres publiées et utilisées non seulement par le destinataire, incitait à les rédiger très soigneusement⁴. Aussi constituent-elles aujourd'hui une source inestimable pour la connaissance de l'activité des anciens savants. Chacun d'eux a probablement mené une vaste correspondance, mais certains en ont fait l'unique véhicule de leur pensée, n'ayant laissé aucune publication imprimée. Par exemple l'hébraïste silésien Christian Unger (1671—1719), peu connu actuellement et contemporain de Leibniz, échangeait assidûment des lettres avec de nombreux savants; quelque quinze ans après sa mort on décomptait près de mille lettres conservées, écrites à des célébrités telles que Pierre Bayle, Johann Buxtorf ou Johann Christoph Wolf⁵.

La correspondance était alors considérée comme une source importante pour l'histoire des sciences, du moment que l'éditeur des *Gelehrte Neuigkeiten Schlesiens*, Gottfried B. Scharff, demandait en ces mots qu'on lui vienne en aide pour rassembler les lettres d'Unger: «Wenn aus den Brieffen derer Gelehrten so wohl ihre Gemüths-Beschaffenheit, Art zu Studiren, Gelehrsamkeit u. Lebens-Umstände oft am besten zu erlernen; So verdienen solche schon nur allein desshalben gesammelt und aufgehoben zu werden. Wenn aber noch darzu solche voll gelehrter Anmerckungen, Abhandlungen wichtiger Stücke aus allen Theilen der Gelehrsamkeit,, und sonderbahrer Nachrichten oder auch gründlicher Urtheile von gelehrten Männern und ihren Arbeiten seyn: So hat man sie als einen desto grössern Schatz zu achten, und nach ereignender Gelegenheit billig der gelehrten Welt nich vorzuhalten»⁶.

Leibniz lui aussi comprenait cette grande fonction assumée par la correspondance dans le travail scientifique. Les lettres anciennes étaient pour lui une source historique remarquable, non moins importante que les documents officiels⁷. Sa propre correspondance était en son genre aussi une méthode de travail scientifique. Leibniz correspondait avec tout le monde scientifique de l'époque et l'ampleur de cet échange de lettres a permis de lui donner de nom d'épistolier le plus assidu de

² *Ibid.*, pp. 174—175.

³ S. Skwarczyńska, *Teoria listu*, Lwów 1937, p. 43.

⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁵ *Gelehrte Neuigkeiten Schlesiens*, 1, Swidnica 1734, pp. 289—290.

⁶ *Ibid.*, pp. 287—288.

⁷ L. Davillé, *Leibniz historien. Essai sur l'activité et la méthode historiques de Leibniz*, Paris 1909, pp. 339, 560.

tous les temps⁸. Il correspondit avec plus de mille personnes, écrivant et recevant des lettres en quantité incroyable. On parle de plus de 15 000 de ses lettres conservées rien qu'à Hanovre⁹. Cette correspondance animée de Leibniz avec des gens de condition et de professions diverses en a fait le savant le plus connu à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècles. Le théologien protestant français mort en exil à Berlin, David Ancillon (1617-1692) l'appela à bon droit «l'homme le plus connu de notre siècle»¹⁰. Quant à Dutens, l'éditeur des oeuvres de Leibniz, il a déclaré: «Nullus erat iis temporibus per Europam universam vir doctus, qui non sibi honestum duceret illius consilia & petere, & sequi»¹¹.

Grâce à ses lettres, Leibniz rassemblait de nombreuses informations et opinions dont il profitait par la suite dans ses travaux. Ces informations avaient quelquefois une valeur scientifique de première importance et, faute d'autres sources, Leibniz devait se baser sur elles. Leibniz étudiait les problèmes soulevés dans les missives reçues et demandait l'avis de ses autres correspondants; c'est aussi par voie épistolaire qu'il exprimait son point de vue sur le sujet. Les informations reçues et consultées lui servaient alors pour ses travaux scientifiques. Il semble donc que la correspondance était pour Leibniz une source d'expérience.

Pour illustrer ces réflexions sur la fonction de la correspondance dans les travaux scientifiques de Leibniz, arrêtons-nous à ses échanges épistolaires avec André Acoluthus et Adam Adamandy Kochański et plusieurs autres savants. Certains problèmes abordés témoignent d'une façon péremptoire des questions auxquelles s'intéressait Leibniz. Cet exemple permet, semble-t-il, de prouver, au moins en partie, notre thèse sur le rôle de la correspondance en tant que méthode de travail dans l'oeuvre scientifique de Leibniz.

André Acoluthus (1654—1704) était un orientaliste de Wrocław, auteur de plusieurs ouvrages (*Obadius Armenus*, 1680, *De aquis amaris*, 1682, *Tetrapla Alcoranica*, 1701), et propriétaire d'une bibliothèque bien garnie¹². Acoluthus, en tant que pionnier de l'arménistique en Europe centrale s'occupait avec ardeur de la paranté, voir même de l'indentité hypothétique de la langue égyptienne antique avec l'arménien¹³. Il a exposé ses vues en la matière dans un manuscrit aujourd'hui inconnu,

⁸ G. Steinhausen, *op. cit.*, p. 175.

⁹ M. Straszewski, *Gottfried Wilhelm Leibniz*, Kraków 1917, p. 28.

¹⁰ G. Steinhausen, *op. cit.*, p. 175.

¹¹ G. G. *Leibnitii Opera omnia...*, V, studio Ludovici Dutens, Genève 1768, pp. 1—2, (cité ci-dessous: Dutens).

¹² Pour de plus amples détails sur André Acoluthus voir: K. Migoń, «Wrocławski orientalista Andrzej Acolut (jego życie, prace, księgozbiór)», *Przegląd Orientalistyczny* 1965, No. 4, pp. 325—335.

¹³ E. Iversen, *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition*, Copenhagen 1961, pp. 99—100.

intitulé *Lingua et Sapiencia Ægyptiaca ex Armeniorum potissimum lingua restituta*¹⁴. Nous connaissons donc le mieux sa théorie sur la provenance égyptienne de la langue arménienne par la correspondance qu'il a menée entre autres avec Leibniz.

Le 27 août 1695 Acoluthus envoyait à Leibniz une lettre dans laquelle il écrivait: «Nexus linguae Armenicae cum Arabica, Persica, Turcica, nullus est... Sic enim statuo, Arabes aliosque populos multas voces ab Armenis seu Ægyptiis mutuò accepisse, non autem hos ab illis»¹⁵. Se référant ensuite à des exemples empruntés à Hérodote il déclarait: «Armenos autem & Ægyptios unum eundemque populum esse statuo, quanquam nomen sit diversum»¹⁶. Leibniz répondait à la lettre d'Acoluthus le 10 octobre de la même année. Sa réponse montre que l'hypothèse de l'orientaliste de Wrocław a éveillé son intérêt. Leibniz avait également remarqué une certaine ressemblance entre l'arménien et le géorgien et, voyant en Acoluthus un spécialiste, il lui soumettait ce problème¹⁷. Leibniz avait même noté plusieurs dizaines de mots géorgiens, d'après lesquels Acoluthus devait donner son point de vue sur la question: «Ex his agnosces, opinor, an consensus aliquis insignis sit inter linguam Armenam & Georgianam»¹⁸.

En communiquant à Leibniz l'objet de ses préoccupations, André Acoluthus voulait sans doute gagner à son hypothèse un appui prestigieux. La correspondance avec le grand savant offrait donc à Acoluthus la possibilité d'exposer ses conceptions et de les voir entérinées. Acoluthus avait bien choisi son correspondant, Leibniz, s'étant intéressé plus tôt aux liens entre la langue égyptienne antique et l'arménien. Dans sa lettre du 21 mars 1695 à Hiob Ludolf, le fondateur de l'éthioplastique, Leibniz se préoccupait déjà de l'hypothèse d'Acoluthus et demandait au destinataire son opinion. Leibniz connaissait en effet la lettre qu' Acoluthus avait envoyé le 30 avril 1694 au théologien protestant Gerhard Molanus (1633—1722) de Lokkum près de Hanovre. L'insertion de cette lettre dans les oeuvres de Leibniz, l'indique également¹⁹.

Le fait que la lettre d'Acoluthus à Molanus se soit trouvée dans la collection de Leibniz témoigne bien que la correspondance circulait dans un milieu relativement vaste de savants; ceci démontre aussi la

¹⁴ C. H. Tromler, «Leben und Schriften des Hrn. Andreas Acoluth, weil. Predigers und Professors zu Bresslau, und der Königl. Preuss. Akad. der Wissenschaften Mitglieds», *Neue Beyträge von alten und neuen theologischen Sachen, Büchern, Urkunden*, LVIII, Leipzig 1761, p. 468; J. Karst, *Geschichte der armenischen Philologie in kritischer Beleuchtung*, Heidelberg 1930, pp. 2—3.

¹⁵ Dutens, VI, II, p. 137.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, pp. 138—140.

¹⁸ *Ibid.*, p. 139.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 130—135 (passages), ainsi que G. W. Leibniz, *Collectanea etymologica*, I, Hannover 1717, pp. 154—178 et *Bibliotheca Bremensis nova historico-philologico-theologica*, Cl. I, Bremen 1760, pp. 523—540 (en entier).

fonction importante des échanges épistolaires dans les travaux scientifiques.

La correnspondance de Leibniz permet de suivre en l'espace de quelques années l'intérêt qu'avait éveillé en lui l'hypothèse d'Acoluthus émise en 1694—1695. Le concept du savant de Wroclaw fut minutieusement analysé dans les années 1700—1701, quand fut fondée la Société Scientifique à Berlin. André Acoluthus, connu dans l'entourage de Leibniz par son *Inventum Ægyptiacum*, nom donné à sa théorie sur l'identité de l'égyptien avec l'arménien, fut l'un des premiers membres de la Société²⁰. Daniel Ernst Jablonski, le 15 février 1701, doutait dans une lettre à Leibniz que l'égyptien soit vraiment l'ancêtre de l'arménien, étant donné que le copte n'a rien de commun avec celui-ci quoiqu'il soit sans aucun doute issu de l'égyptien²¹. Sur la lettre de Jablonski on trouve une note marginale de Leibniz disant qu'il s'était mis en relations quant à l'*Inventum* avec Spanheim (1629—1710, philologue et diplomate) qui lui aussi a de nombreux doutes à ce sujet. Quand donc Acoluthus se trouva à Berlin, Leibniz l'encouragea à composer un *vocabula Aegyptiaca ex Veteribus*, en s'appuyant principalement sur *De Iside & Oriside* de Plutarque et à comparer le vocabulaire avec l'arménien²². Le problème devait être définitivement résolu par la publication d'un livre d'Acoluthus sur ce sujet, l'auteur ayant reçu à cet effet de la Société une bourse de 200 écus par an²³. Cet ouvrage ne vit jamais le jour, car peu de temps après, en 1704, Acoluthus mourut et, en 1711, Johann Joachim Schröder, dans son *Thesaurus linguae armenicae*, optait pour l'origine aryenne de la langue arménienne. Sa thèse était fondée sur de solides bases scientifiques.

Après la mort d'Acoluthus, Leibniz revint souvent dans sa correspondance au problème de la paranté des deux langues, encore insuffisamment tiré au clair, qui l'intriguait beaucoup. Le 10 décembre 1709, il écrivait au célèbre orientaliste berlinois Maturin Veysiere La Croze: «Vous savez que feu Monsieur Acoluthus s'imaginait de trouver un rapport entre l'Arménien & le Cophte, mais je crois qu'il se trompoit: au moins il ne m'en donnoit aucune preuve persuasive quand il m'en parla à Berlin»²⁴, et presque trois ans après: «Vous voilà passé des Arméniens aux Copthes, quoique Mr. Acoluthus ne vous ait point mené par ce chemin»²⁵. La Croze, lui-même éminent

²⁰ *Catalogus membrorum Societatis Scientiarum, a Serenissimo & Potentissimo Rege Prussiae fundatae Berolini, Anno 1700*, Berlin 1711; A. Harnack, *Geschichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, Berlin 1900, 1 Bd., 1 Hälfte, p. 117.

²¹ J. E. Kappen, *Sammlung einiger Vertrauten Briefe... zwischen Gottfried Wilhelm von Leibniz und... Daniel Ernst Jablonski*, Leipzig 1745, pp. 252—253.

²² *Ibid.*, pp. 259—260.

²³ *Ibid.*, pp. 252—253.

²⁴ Dutens, V, p. 494; Leibniz, *Epistolae ad diversos*, I. Leipzig 1734, pp. 406—407.

²⁵ Dutens, V, p. 503.

arméniste, s'intéressait vivement aux idées d'Acoluthus; une fois qu'il les eut étudiées, il constata d'une façon définitive et avec autorité: «Sententia Acoluthi de consensu linguae Armenicae cum Aegyptiaca absurdissima est...»²⁶.

Le 30 avril 1709, Leibniz rappelait l'hypothèse d'Acoluthus dans une lettre au penseur anglais John Toland: «Feu M. Acoluthus de Breslau la (langue des Coptes ou Egyptiens) croyoit convenir avec celle des Arméniens: mais ses preuves ne me satisfaisoient point. C'est une langue fort différente des autres, que nous connoissons»²⁷.

Vers la fin de la vie de Leibniz, le problème présenté dans les lettres d'Acoluthus commença à s'éclaircir quoiqu'en opposition aux espérances de l'orientaliste de Wrocław. Dans une lettre de Leibniz à John Chamberlayne (13 I 1714) nous lisons: «Andreas Acoluthus apud Uratislavienses Theologus, in literatura orientali bene versatus, linguam hodiernam Armenam, multum cognationis cum vetere Aegyptiaca habere credebat, sed mihi argumenta ejus minus satisfaciebant. Rectius nuper La Crosius Vir egregie doctus... detexit ex quibusdam Veterum locis, linguam Medorum convenisse cum hodierna Armena, cujus etiam peculiare sunt characteres satis antiqui»²⁸.

Leibniz s'est certainement occupé de ce problème dans d'autres lettres, celui-ci l'ayant occupé pendant presque 20 ans. Il a sans doute demandé l'avis de Caspar Neumann (1648—1715), deuxième savant de Wrocław avec Acoluthus à faire partie de la Société, Neumann ayant écrit le 12 janvier 1707: «Von der Aegyptischen, welche der Seel. Hr. Acoluthus in Armenien suchen wolte, sind dieses meine Gedanken. Da Herodotus lebte, war diese Sprache in Aegypten noch vorhanden. Herodotus war auch an einem solchen Orte der Welt, da er von ihr unfehlbare Nachricht haben konnte. Ueber diese hatte er sich Lit. 2 oder in der Euterpe recht fürgenommen res Aegyptiorum zu beschreiben. Er sagt aber daselbst klar und deutlich: die Aegypter schreiben von der rechten zu der linken. Die Armenier nun schreiben von der Linken zur rechten, so kan ja diese jehne Sprache nicht sein gewesen»²⁹.

Les lettres d'Acoluthus des années 1694—5 ont joué chez Leibniz et dans son savant entourage le rôle d'un ferment scientifique³⁰. Grâce aux épistoliers, le problème posé par le savant de Wrocław, devint pour de nombreuses années un sujet d'échanges d'opinions et de discussions. C'est aussi par l'effort commun des savants que cette question a été

²⁶ *Bibliotheca Bremensis...*, p. 536.

²⁷ G. W. Alberti, *Briefe betreffend den allerneuesten Zustand der Religion und der Wissenschaften in Gross-Britanien*, Hannover 1752, 2 th., pp. 512—519.

²⁸ Dutens, VI, II, p. 193.

²⁹ G. E. Guhrauer, «Leben und Verdienste Caspar Neumann's. Nebst seinem ungedruckten Briefwechsel mit Leibniz», *Schlesische Provinzialblätter*, N. F. 2, 1863, p. 266.

³⁰ *Ibid.*, p. 207.

finalemeut résolue. La correspondance fut dans ce cas, surtout pour Leibniz, le moyen de recevoir des renseignements et des opinions. Grâce à cette méthode, Leibniz put se forger une opinion personnelle sur la théorie d'Acoluthus, la jugeant en définitive invraisemblable³¹.

Il est possible que l'ardeur particulière manifestée par Leibniz pour cette question résulta de son intérêt pour l'Égypte du temps où il écrivait son ouvrage politique *Consilium Aegyptiacum*³². C'est précisément dans ce livre que Leibniz a émis l'idée de rapports égypto-chinois: «Aut enim (Aegyptus) Chinensium colonia est, aut Chineses ipsius». Leibniz voyait en effet en l'Égypte et en la Chine deux grandes cultures de l'Orient qui devaient, d'après lui, avoir une origine commune. Leibniz était certainement fasciné, comme tous ses contemporains d'ailleurs, par la civilisation et la culture chinoises; il était également d'avis que la France avait des chances de devenir «la Chine de l'Occident»³³. Dans les années 90 du XVII^e siècle, l'intérêt que portait Leibniz à la Chine connu un développement extraordinaire. L'impulsion en fut donnée par le voyage de Leibniz à Rome en 1689 et les contacts qu'il y eut avec les missionnaires jésuites³⁴, surtout avec Grimaldi³⁵. Bientôt Grimaldi se rendit à nouveau en Chine d'où il envoyait de nombreuses informations. Leibniz, intéressé, se mit à recevoir des renseignements sur la Chine par voie épistolaire.

À cette époque la Pologne passait pour être versée dans les affaires orientales. Aussi de nouveaux éléments apparurent-ils durant les années 90 dans la correspondance que Leibniz échangeait avec quelques interruptions, depuis 1671, avec le jésuite polonais, Adam Adamandy Kochański (1631—1700), mathématicien et bibliothécaire du roi Jean III Sobieski³⁶. Les deux savants, outre des problèmes mathématiques et techniques, y soulèvent des questions orientales. Kochański avait une grande connaissance des questions tatares, turques ainsi que chinoises et ses compétences lui valurent une grande renommée³⁷. Leibniz commu-

³¹ A. Harnack, *op. cit.*, p. 117.

³² *Die Werke von Leibniz...* von Onno Klopp. Erste Reihe. *Historisch-politische und staatswissenschaftliche Schriften*, 2, Hannover 1864, pp. 175—207.

³³ *Ibid.*, p. 179.

³⁴ G. E. Guhrauer, *Gottfried Wilhelm Freiherr v. Leibniz. Eine Biographie*, 2, Wrocław 1846, p. 95; F. R. Merkel, *G. W. von Leibniz und die China-Mission*, Leipzig 1920, p. 23 et suivantes; M. Richter, *Der Missionsgedanke im evangelischen Deutschland des 18. Jhs.*, Leipzig 1928, pp. 22—23.

³⁵ Claudio Filippo Grimaldi (1639—1712), missionnaire en Chine à partir de 1671, fut supérieur de la mission et président du Tribunale Matematicum à Pékin à partir de 1694. Cf. G. W. Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, I, Bd. 6, Berlin 1957, p. 639.

³⁶ *Korespondencja Kochańskiego i Leibniza według odpisów Dra E. Bodemanna z oryginałów, znajdujących się w Bibliotece królewskiej w Hanowerze, po raz pierwszy podana do druku przez S. Dicksteina, Prace Matematyczno-Fizyczne*, 12, 1901, pp. 225—278; 13, 1902, pp. 237—284.

³⁷ Cf. B. Baranowski, *Znajomość Wschodu w dawnej Polsce do XVIII wieku*, Łódź 1950, p. 234.

niquait en effet plus loin les informations qu'il recevait de Kochański. Le 17 avril 1692 il écrivait à Ludolf: «Scripsi ego ad R. P. Kochanskium, Serenissimi Poloniae Regis Mathematicum, ut curet aliquid ad nos pervenire de linguis Scythiae interioris... Ipse Kochanskus memorat Jesuitam quendam Hungarum, captum a Tartaris & at Caspium mare delatum, patrium idioma agnovisse»³⁸. Et Ludolf voulant profiter du savoir d'un informateur si précieux priant Leibniz le 16 juin 1692: «...roga illum quaeso, ut ex captivis Tartaris & quidem peritioribus sciscitetur, num Nanguiensis, Circassienses, Dagestani, Casanenses & Astracanenses Tartari eadem dialecto ac Precopenses utantur, & quousque illa valeat»³⁹.

Dans presque toutes les lettres échangées entre Leibniz et Kochański de 1691 à 1698, la Chine occupait beaucoup de place. Kochański envoyait à Leibniz de nombreuses informations sur la Chine. Il les obtenait par voie diplomatique par l'intermédiaire des ambassadeurs polonais à Moscou qui à leur tour étaient en rapports avec les envoyés de Moscou en Chine⁴⁰. Les nombreux renseignements fournis par Kochański ne suffisaient vraisemblablement pas à Leibniz, car il s'adressa en 1697 à un jésuite polonais pour de plus amples détails. C'est ce que l'on peut déduire de la lettre de Kochański du 11 décembre 1697: «Pareo desidriis Tuis ac praecipitata in chartam conjectas mitto quaestiones Chinensis concernentes»⁴¹. Cette annexe en 26 points était intitulée: «Europaei curiosi Questiones quaedam singulares de rebus Imperii Chinensis sibi incognitis, properante calamo huc conjectae ab A. A. Ko. S. J.» et triate de différentes questions chinoises⁴². C'est donc par correspondance que Leibniz rassemblait les informations nécessaires.

C'est aussi par l'intermédiaire de Kochański que Leibniz fut en contact avec Grimaldi qui séjournait en Chine. D'abord c'est certainement sur l'intercession de Kochański que le roi Sobieski, a donné suite à la prière de Leibniz et remis à Grimaldi, que se rendait en Chine en passant par la Perse et l'Asie Centrale, une lettre de recommandation pour le schah de Perse⁴³. Les lettres de Leibniz à Grimaldi passaient par Varsovie (Kochański) et Moscou, par exemple celle du 21(?) mars 1692. Kochański devait en faire deux copies pour son propre usage avant d'expédier l'original au destinataire⁴⁴. Toute lettre était donc considérée comme une oeuvre littéraire versée dans le domaine public dont chacun pouvait tirer profit à son gré. Cela démontre une fois

³⁸ Dutens, VI, p. 105.

³⁹ Dutens, VI, p. 109.

⁴⁰ *Korespondencja Kochańskiego i Leibniza...*, 12, p. 266.

⁴¹ *Ibid.*, 13, 1902, p. 276.

⁴² *Ibid.*, pp. 276—281.

⁴³ Dutens, VI, p. 106; *Iobi Ludolfi et Godofredi Guillelmi Leibnitii Commercium epistolicum*, Göttingen 1755, p. 50.

⁴⁴ G. W. Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, R. 1, Bd. 7, Berlin 1964, pp. 612, 617.

encore le rôle de la correspondance dans le milieu de Leibniz. Leibniz lui-même ne se bornait pas à lire ou même à étudier minutieusement les lettres reçues. Il les annotait quelquefois et y ajoutait des commentaires au fur et à mesure que sa science en la matière s'étendait. Par exemple Kochański dans une lettre du dernier jour d'octobre 1692 constatait entre autres: «Mirum est, quod ex observationibus PP. Gallorum commemoras, Imperium Sinense a geographis nostris ortum versus 400 leucis removeri...», à quoi Leibniz ajoutait en marge: «Non sequitur hinc mutandam mensuram terrae, sed tantum Sinensis nimis fuisse ad orientem a Geographis remotos»⁴⁵.

Leibniz transmettait souvent plus loin les lettres qu'il recevait de ses correspondants. Il a, entre autres, communiqué à Kochański une missive très intéressante envoyé par Grimaldi de Goâ (5 ou 6 décembre 1693)⁴⁶. Cette méthode était également suivie par Kochański et par d'autres épistoliers. La lettre de Kochański à Leibniz du 9 février 1692 est en majeure partie la copie d'une lettre de Carlo Mauritio Vota, théologien italien à la cour de Sobieski, qui y donnait à Kochański des informations sur le voyage de Grimaldi en Orient⁴⁷.

Leibniz devait attacher beaucoup d'importance aux données puisées dans la correspondance car il plaçait en l'expédition de Grimaldi des espoirs bien arrêtés. Le 21 mars 1692, il écrivait à Kochański: «Quantum ex R. P. Vottae ad te epistola colligo Grimaldus ex Polonia literas in Persia inveniet, qui utinam hac occasione accipere posset indicium perseveratum cultus mei ac conceptas spei pollicitorum, quibus optem inquisitionem in linguas addi. Quia per Usbeckios aliasque prope ignotas gentes transivit, poterit had quoque in re nobis affundere lucem novam»⁴⁸.

Les lettres traitant des questions chinoises furent d'une grande utilité à Leibniz, pour la publication en 1697 d'un recueil de relations de Chine intitulé *Novissima Sinica*⁴⁹. *Novissima Sinica* fut dicté par les préoccupations religieuses de Leibniz et concernaient l'évangélisation de la Chine⁵⁰. Par la publication de ce petit ouvrage Leibniz éveilla effectivement un certain intérêt pour ce problème dans de vastes milieux de la société. En 1698, parut une deuxième édition légèrement modifiée de *Novissima Sinica*. L'idée maîtresse du petit ouvrage était l'affirmation, basée sur la correspondance avec Kochański, que le christianisme se développe merveilleusement en Chine, que les perspectives de l'expansion de la foi en Chine sont très grandes, que la Chine est

⁴⁵ *Korespondencja Kochańskiego i Leibniza...*, 12, p. 257.

⁴⁶ *Ibid.*, 13, 1902, p. 251.

⁴⁷ *Ibid.*, 12, 1901, p. 248.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 251.

⁴⁹ On trouve l'analyse minutieuse de *Novissima Sinica* chez F. R. Merkel, *op. cit.*, pp. 37—58.

⁵⁰ L. Davillé, *op. cit.*, p. 202.

grande ouverte à l'Évangile⁵¹. Nous pouvons donc considérer le recueil dans *Novissima Sinica* de passages choisis dans les lettres et les relations de Clerf, de Grimaldi et d'autres ainsi que référence faite dans les commentaires à l'abondante correspondance échangée, entre autres, avec Kochański, comme une méthode particulière de recherche. Leibniz considérait en effet que les échanges épistolaires avec les témoins oculaires de certains événements ou avec des gens bien informés constituent une source excellente de savoir.

Davillé écrit donc avec raison que Leibniz «employait à ces recherches certains correspondants, comme le savant linguiste Ludolf, et surtout des missionnaires, comme le P. Kochański»⁵². Les exemples cités illustrent déjà cette opinion. L'étude des préoccupations épistolaires de Leibniz, autres que la linguistique, confirmera sans doute notre thèse sur le rôle que jouait chez Leibniz son échange de lettres savantes. En effet «der Brief war ihm für die Entwicklung seiner Ansichten die liebste Form, und in seinen Briefen findet man über alle Fragen, die ihn beschäftigen, Aufklärung»⁵³.

La correspondance fut pour Leibniz la forme préférée pour exposer ses opinions, également du fait qu'il avait besoin d'un partenaire qui l'aidât à penser. Un tel partenaire ne devait pas être forcément un homme partageant les préoccupations de Leibniz; le simple fait, semble-t-il, qu'il existât était suffisant. Certains savants sont même d'avis que la correspondance de Leibniz exerça une influence décisive sur la parution de plusieurs de ses oeuvres philosophiques les plus célèbres⁵⁴.

Le fait que de nombreux savants, penchés sur l'héritage scientifique laissé par le savant hanovérien, aient tiré profit de ses échanges épistolaires démontre le rôle qu'ils ont joué dans la vie de Leibniz. C'est précisément la correspondance de Leibniz qui nous donne l'image la plus complète de sa personne. Ce n'est donc pas un hasard si les oeuvres de L. Davillé: *Leibniz historien* (Paris 1909) ou d'A. Harnack: *Geschichte der Königlich Preussischen Akademie des Wissenschaften zu Berlin* (Berlin 1900) sont presque uniquement basées sur la correspondance de Leibniz.

⁵¹ Cf. F. R. Merkel, *op. cit.*, pp. 51—52.

⁵² L. Davillé, *op. cit.*, pp. 109—110. Davillé fait ici erreur, Kochański n'ayant jamais été missionnaire.

⁵³ G. Steinhausen, *op. cit.*, p. 176.

⁵⁴ Comme par exemple K. Müller, «G. W. Leibniz und Hugo Grotius», *Forschungen zu Staat und Verfassung*, Berlin 1958, p. 200. (L'information sur l'oeuvre de Müller m'a été communiquée par M. le professeur Waldemar Voisé).